La langue au coeur de la vie sociale

Christian TREMBLAY

La langue est au coeur de notre vie sociale mais on n'en a pas toujours une claire conscience.

Si l'on analyse le discours politique, l'essentiel est d'être compris, c'est-à-dire d'employer des mots très chargés de sens pour le public auquel on s'adresse c'est-à-dire les électeurs. Une campagne présidentielle se joue sur des enjeux tactiques et stratégiques, mais elle se joue également sur le choix des mots et sur le sens. C'est un combat de mots.

L'évolution du monde du travail est aujourd'hui saisi par la langue. Tant qu'il s'agissait de disposer de la force physique et que le travail consistait dans l'exécution de gestes mécaniques répétitifs, comme on le voit par exemple dans *Les Temps Modernes* de Charlie Chaplin, la langue pouvait se résumer à quelques consignes simples transmissibles par l'exemple.

Aujourd'hui, le travail est de l'ordre de l'expressivité. Ainsi, comme le souligne Isabelle Ferreras (Le Soir, 22/05.2007, Bruxelles), même dans le cas de caissière de supermarché, poste emblématique de la société des services, travail peu prometteur en termes de progression de carrière, la dimension instrumentale reste marginale dans le rapport au travail. Celle-ci se voit toujours reprise dans des dimensions expressives telles que la recherche de l'intégration sociale ou du sentiment d'utilité à la société. De nombreux emplois, a priori peu qualifiés, d'accueil dans des immeubles de bureaux et dans les services administratifs, de téléprospecteurs, téléenquèteurs, etc. la compréhension est le facteur déterminant de la réussite. Nous sommes là au niveau de la compréhension et non à celui de la simple communication autour d'un code très circonscrit à des emplois spécifiques. Dans une entreprise, les modes d'emplois et les consignes de sécurité doivent être exprimés dans un langage compréhensible et compris par tous et non compris à moitié.

Chemin faisant, la langue apparaît comme un enjeu fondamental de nos sociétés. Elle a toujours été l'arme des impérialismes. C'est par la langue qu'au cours des siècles, des peuples ont survécu aux guerres et aux annexions. C'est par la langue que les nationalités se sont affirmées au cours du 19e siècle.

Dans la période récente, elle est plus que jamais un enjeu de puissance. Elle a été une composante à part entière de l'impérialisme soviétique. Elle est tout autant au coeur de la politique américaine, si bien analysée par Robert Phillipson dans *Linguistic Imperialism*, depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Les nouvelles technologies et la mondialisation donnent aujourd'hui une intensité nouvelle à un phénomène millénaire. Les langues sont l'intelligence des peuples. Dans la *société de la connaissance*, la langue est la première dimension de la *guerre cognitive* que se livrent les grandes puissances. C'est la raison pour laquelle la diversité linguistique et culturelle est la réponse qu'opposent les Etats pacifiques et démocratiques face aux effets de

„Philologica Jassyensia", An III, Nr. 1, 2007, p. 251-262

BDD-A828 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:51 UTC)

domination culturelle auxquels la mondialisation donne une intensité particulière. C'est la raison pour laquelle il est essentiel de ne pas se tromper sur la vraie nature de la langue. L'impérialisme du tout-anglais a ainsi tout intérêt à faire passer la langue pour un pur moyen de communication à la fonction strictement instrumentale. A l'opposé, la défense de la diversité linguistique et culturelle met l'accent sur toute l'épaisseur sociale et historique de la langue.

Le débat est complexe car la nature de la langue est obscurci par des débats philosophiques qui remontent aux origines de la philosophie, qui ont été marqués par l'avénement de l'esprit scientifique et ont traversé les développements de la linguistique.

Au regard de l'étendue du sujet, l'ambition de cet article est très modeste et s'attache à un aspect de l'approche de la langue qui est la place de la langue dans la psychologie du développement dont l'impact sur la pédagogie est évidemment important. Notre objet est bien plutôt d'essayer de préciser de quelle langue nous parlons et de savoir si nous avons une conception de la langue correspondant à la réalité des pratiques ou si au contraire, chaque fois que nous traitons de langue, en fait nous nous cantonnons à une conception restreinte de la langue, simple vecteur de messages qu'il suffit de coder et de décoder pour être compris.

En fait, il y a bien deux usages de la langue plutôt que deux conceptions de la langue. D'une part, la langue en tant que simple moyen de communication destiné à véhiculer des messages relativement simples dont toutes les règles sont connues des interlocuteurs, d'autre part la langue au sens plein du terme, c'est à dire une langue porteuse de sens avec une triple dimension expressive, sociale et historique.

Sur cette base, on peut identifier deux zones de tension : a) il y a tension à partir du moment où l'on prend l'usage pour la substance. Ainsi, si l'on veut traiter la langue dans l'enseignement comme simple langue de communication ou langue de service, et que par exemple on polarise l'attention sur les seules compétences langagières, cela veut dire que l'on privilégie sa dimension strictement fonctionnelle ou instrumentale qui ne permet pas le dialogue interculturel. On communique sans forcément se comprendre ; b) il y a aussi tension si l'on veut faire une application de la langue en tant que langue de service alors que le milieu impose en fait la langue pleine. C'est notamment le cas quand on veut imposer dans l'entreprise comme langue de travail une langue qui n'est pas comprise à un niveau suffisant par une majorité du personnel. La sécurité, l'efficacité de la gouvernance et la qualité des relations du travail sont alors en danger. Souvent le fait d'imposer une langue en tant que langue de communication peut résulter d'une conception erronée de la nature de la langue.

La question posée ici est tout à fait cruciale. En effet, si la langue n'était qu'un code, rien ne s'opposerait à ce qu'un seul code soit retenu et permette la communication universelle. Par contre, si nous pensons que la langue n'est pas un code mais un médium sans lequel le monde n'existe pas pour l'individu, car n'existe que ce qui est vu, imaginé et compris, et que la langue est pour l'homme le médium quasi-exclusif par lequel s'entretient le rapport au monde, alors évidemment l'essentiel devient la capacité de penser, de se représenter le monde et la capacité d'échanger du sens avec l'autre. Dans ce cas, la langue ne se résume pas à un simple code, indépendant de la pensée, extérieur au monde, mais en fait, comme le dit Vygotski, un médium par lequel s'accomplit la pensée. Il est très important pour l'Observatoire européen du plurilinguisme que cette

BDD-A828 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:51 UTC)

question millénaire soit clairemnt posée. Car si la langue n'est qu'un support, les supports, dès lors qu'ils ne sont que des instruments, remplissent le même office et la raison impose de n'en avoir qu'un qui doit être offert en partage.

Nous essayons donc dans cet article, d'opposer ces deux conceptions de la langue qui sont très présentes dans tous les systèmes socioéducatifs existants. Nous essayons aussi de fournir quelques clés pour le plurilinguisme qui est nous semble-t-il la seule perspective que nous puissions proposer à l'Europe si elle veut avoir une chance d'exister dans les décennies à venir. Nous allons donc étendre notre regard, au-delà du domaine propre de la linguistique, en évoquant cinq manières d'approcher la langue :

- La langue comme conventions
- Language et pensée
- Language et interaction
- Langue et culture
- Langue de service et langue de culture

La langue comme convention (modèle référentiel, modèle du code, triade aristotélicienne)

L'idée n'est pas nouvelle. Commençons par citer Du Bellay : « Les langues ne sont nés d'elles-mêmes en façon d'herbes, racines et arbres (...), mais toute leur vertu est née au monde du vouloir et arbitre des mortels ».

Rabelais : « C'est erreur de dire que nous ayons langage naturel : les langues sont par institution arbitraire et convention des peuples ».

Bien sûr sous la plume de Du Bellay et Rabelais, le caractère arbitraire de la langue avait valeur positive. Aujourd'hui, ce qui peut être dit à ce propos est plutôt une fragilité.

Saussure de même (*Cours de Linguistique Générale*, p. 100) posait l'idée du caractère arbitraire de la langue. Ainsi :

« Premier principe : l'arbitraire du signe.

Le lien unifiant le signifiant au signifié est arbitraire, ou encore, puisque nous entendons par signe le total résultant de l'association d'un signifiant à un signifié, nous pouvons dire plus simplement : le signe linguistique est arbitraire ».

A noter cependant que Saussure ne dit pas que la langue est arbitraire, mais que le signe linguistique l'est, ce qui n'est pas la même chose. Ainsi, les langages formels (mathématiques informatiques) sont par construction arbitraires, mais leur structure ne l'est pas. D'où les schémas qui suivent dérivés de ce que l'on appelle la « triade aristotélicienne », triade reprise par des générations de philosophes et qui s'analyse comme un « système de visée du référent » selon F. Rastier, en ce sens que :

- les concepts sont construits à partir du monde référentiel
- les concepts sont codés en mots
- le tout fonctionne de manière réversible
- Du fait de son caractère arbitraire, la langue serait neutre au regard de la perception du monde. On a bien un code qui doit se mouler sur un réel statique et intemporelle qui est seulement à découvrir.

Ce modèle peut toutefois être approfondi, amélioré au point d'aboutir à des conclusions très éloignées du point de départ, avec un positionnement de la langue qui

BDD-A828 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:51 UTC)

devient une médiation incontournable et indépassable entre le monde réel dont elle fait partie et le cerveau humain qui en fait lui-même partie. Nous nous risquons à une représentation de cette évolution au moyen de trois modèles.

1) La langue comme conventions : le modèle référentiel (modèle du code, triade aristotélicienne)

Couche du langage (présentation)
⇑Couche conceptuelle (pensée)⇑
⇑Couche sensorielle (monde référentiel)⇑

- Le monde référentiel est unique, permanent et immuable
- Le monde référentiel est représenté par des concepts et codé dans la langue
- La langue et la conceptualisation sont extérieures au monde référentiel
- Le tout fonctionne de manière réversible

2) Modèle linguistique de la communication (Roman Jackobson, B.Pottier, etc.)

⇓⇓Couche du langage (présentation)⇓⇓
EN⇓⇑⇑Couche conceptuelle (pensée)⇑⇓⇓INT
⇓⇑Couche sensorielle⇑⇓

- La communication est un aller-retour entre un locuteur et un récepteur
- Le monde référentiel est décrypté et codé (parcours ENonciatif)
- Le code est décodé pour représenter le monde réel (parcours INTerprétatif)
- Analogie avec la modélisation informatique en couche matérielles et logicielles
- Langage et pensée sont indépendant l'un de l'autre
- Le modèle est également réversible

3) Modèle linguistique étendu

⇓⇓Couche du langage (présentation)⇓⇓
EN⇓⇑⇑Couche conceptuelle (pensée)⇑⇓⇓INT
⇓⇑Couche sensorielle⇑⇓

- Le monde référentiel est le produit d'une histoire : il est dynamique, évolutif, spécifique et ouvert

BDD-A828 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:51 UTC)

- La langue assure la structuration de la représentation et participe à la construction du monde référentiel que l'on connaît par la représentation que l'on s'en fait. Langage et pensée sont interdépendants
- La langue et la conceptualisation font partie du monde référentiel
- Le modèle n'est pas réversible

Language et pensée

La question est posée depuis que l'on s'intéresse à la langue. Mais on la repose sans cesse à mesure que l'on découvre de nouvelles questions, pas seulement dans le champ de la linguistique. Nous l'abordons ici sous l'angle de la psychologie du développement à travers Jean Piaget, Henri Wallon et Lev Vygotski. L'approche est intéressante, car au lieu de disserter dans l'absolu sur l'indépendance de la pensée par rapport à la langue, elle traite de la possibilité ou de l'impossibilité d'un développement séparé.

Piaget

Chez Piaget, la pensée prend sa source dans une fonction symbolique qui englobe le langage. Il en déduit que la pensée est indépendante du langage et que le langage n'est même pas la seule source de certaines formes de pensée particulières telles que la pensée logique. S'agissant des opérations de réunion et de dissociation par exemple, il signale que « les opérations +,- sont des coordinations entre actions avant de pouvoir être transposées sous une forme verbale et ce n'est donc pas le langage qui est cause de leur formation. Le langage étend indéfiniment leur pouvoir et leur confère une mobilité et une généralité qu'elles n'auraient pas sans lui, c'est entendu, mais il n'est point à la source de telles coordinations ».

Il conclut:

« Le langage ne suffit pas à expliquer la pensée car les structures qui caractérisent cette dernière (fonction symbolique, opérations "concrètes" de la logique, logique des propositions), plongent leur racine dans l'action et dans des mécanismes sensori-moteurs plus profonds que le fait linguistique. Mais il n'en est pas moins évident, en retour, que plus les structures de la pensée sont raffinées et plus le langage est nécessaire à l'achèvement de leur élaboration. Le langage est donc une condition nécessaire mais non suffisante de la construction des opérations logiques ». (1964, p. 132-133)

On ne peut pas contester la présentation de Piaget. Néanmoins, son analyse présente trois failles importantes :

1. Piaget s'est arrêté au stade du développement sensori-moteur et ne fait qu'effleurer le stade des fonctions psychiques supérieures
2. Il fait abstraction de la dimension sociale de la langue
3. Il présente la fonction symbolique comme une globalité dont le langage n'est qu'une composante parmi d'autres. Aucune vision de système, de hiérarchisation ni d'interaction entre celles-ci. Un exemple de fonction symbolique donnée par Piaget, l' « imitation différée », illustre bien ce propos : « ainsi, dit-il, l'une de mes filles, recevant un petit ami, a été

BDD-A828 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:51 UTC)

surprise de le voir se mettre en colère, crier et taper des pieds. Elle n'a pas réagi en sa présence, mais après son départ, a imité la scène sans aucune colère de sa part. » (1964, p. 122)

Ce qui est intéressant à mon avis dans cet exemple, c'est plus que l' « imitation symbolique », l'expression de la colère comme expression symbolique non verbale. Piaget donne l'impression de mettre sur le même plan cette forme d'expression symbolique et le langage. A ce compte, « brûler des voitures » est une expression symbolique à part entière, et il n'y a pas matière à se poser la question de savoir si le recours à ce mode d'expression a ou non un rapport avec la difficulté de s'exprimer autrement. La maîtrise d'une langue, nous a rappelé François Rastier lors des Assises européennes du plurilinguisme[1], engage aussi bien *l'expression* de l'individu que la *communication* sociale et la *transmission* culturelle. Qu'un de ces trois facteurs fasse défaut, l'équilibre se rompt, et la violence peut faire irruption. Un jeune émeutier déclarait récemment (c'était en novembre 2005) à un journaliste : « On n'a pas les mots pour exprimer ce qu'on ressent; on sait juste parler en mettant le feu ». Ce simple exemple illustre combien la langue est un élément fondamental de la cohésion sociale[2]. Par langue, nous comprenons qu'il s'agit aussi bien de la langue nationale que de la langue maternelle quand celle-ci diffère de la langue nationale. Mais les langues étrangères participent de même, par les processus interculturels qu'elles actionnent, à la cohésion sociale.

Wallon

Henri Wallon apporte un éclairage comblant la faiblesse fondamentale de Piaget qui est l'absence de dimension collective et interpersonnelle. Comme le souligne Michel Duleau (*Avec Vygotski*, p. 105-120), le langage présente chez Wallon un double aspect qu'il partage avec le système des émotions. Il est *biologiquement* inscrit dans l'organisation corticale. A ce titre, c'est un héritage de l'évolution de l'espèce. Il remplit deux fonctions majeures: assurer les communications interpersonnelles et permettre la production des représentations.

Il a ensuite une portée *socio-historique* dans la mesure où il ouvre à l'homme un nouveau milieu, celui des représentations collectives qui cristallisent l'histoire de la culture et orientent l'activité de l'enfant. C'est grâce au langage en effet que "le monde des représentations a pu s'organiser et s'édifier en des systèmes stables, cohérents et logiques (1985, p. 31) et que l'esprit de l'enfant est d'emblée situé dans une dimension symbolique et historique: "L'Univers auquel l'enfant doit s'adapter, sur lequel il modèle ses activités et ses impressions n'est pas un univers en soi, invariable et éternel, c'est l'ensemble des objets propres à son époque [...], les institutions où s'insère son existence, et aussi les techniques du langage, de l'explication, de la compréhension qui règle ses pensées, en leur imposant à travers les cadres conceptuels et logiques, le découpage des forces, des objets dont est peuplé le monde mis à sa disposition

[1] 1ères *Assises européennes du Plurilinguisme*, Novembre 2005, Paris. Actes *Plurilinguisme, etc.…Un défi pour l'Europe* (à paraître).

[2] Sur ce sujet voir le numéro de la revue *Les Langues Modernes*, « Les Langues pour la cohésion sociale », 4/2005.

BDD-A828 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:51 UTC)

aujourd'hui par des millénaires de civilisation, d'élaboration matérielle et mentale. (1942/1970, p. 94)

Il y a donc une insistance très forte sur le fait que la langue est le moyen de réaliser la représentation. On note aussi que pour Wallon, la langue fait partie du monde référentiel et ne lui est pas extérieure. Néanmoins, Wallon ne développe pas l'idée d'interaction entre la langue et le développement de la pensée. C'est un des apports essentiels de Vygotski de mettre en lumière cette interaction.

Vygotski

Mais revenons d'abord à Saussure dont on n'a encore souvent qu'une vision très simplifiée. Saussure attribue au langage une fonction organisatrice de la pensée (CLG, p. 155-156) : « Psychologiquement, abstraction faite de son expression par les mots, notre pensée n'est qu'une masse amorphe et indistincte. [...] la substance phonique n'est pas plus fixe ni plus rigide, ce n'est pas un moule dont la pensée doive nécessairement épouser les formes, mais une matière plastique qui se divise à son tour en parties distinctes pour fournir les signifiants dont la pensée a besoin. [...] Le rôle caractéristique de la langue vis-à-vis de la pensée n'est pas de créer un moyen phonique matériel pour l'expression des idées, mais de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son, dans des conditions telles que leur union aboutit nécessairement à des délimitations réciproques d'unités. La pensée, chaotique de sa nature, est forcée de se préciser en se décomposant. Il n'y a donc ni matérialisation des pensées, ni spiritualisation des sons, mais il s'agit de ce fait en quelque sorte mystérieux, que la « pensée-son » implique des divisions et que la langue élabore ses unités en se constituant entre deux masses amorphes... On pourrait appeler la langue le domaine des articulations ». En fait, Saussure affecte à la langue une fonction structurante sur la pensée qui ne peut s'épanouir sans la langue.

Jean-Paul Bronckart, commentant ce passage décisif de Saussure, explique (2002, p. 197): « Avant l'émergence du langage, il existe certes un fonctionnement psychique pratique, mais celui-ci repose sur des formes non seulement idiosyncrasiques, mais qui constituent surtout une masse continue et inorganisée, un amalgame d'images sans frontières nettes. Avec l'intériorisation de signifiants discontinus, des portions de formes représentatives se trouvent réorganisées en signifiés, [...], et elles sont par ce fait même érigées en *unités représentatives*, délimitées et relativement stables. Et cette *discrétisation* du fonctionnement psychique constitue la condition ultime de l'émergence d'une pensée consciente. Ce n'est que lorsque les formes représentatives sont dédoublées et organisées en unités discrètes sous l'effet de l'intériorisation de signes, que peut se déployer le mouvement autoréflexif caractéristique du fonctionnement psychique conscient ». Ainsi, ce qui fait le caractère structurant du langage sur la pensée, c'est cette propriété biologique et mécanique du langage, du signifiant, qui est d'être linéaire et discret, discontinu. (CLG, p. 103)

Et c'est le programme que développe Vygotski, sans jamais citer Saussure, qu'il n'a sans doute pas connu. Vygotski aboutit au fait qu'il n'y a pas la chose, puis le concept puis le mot mais que « le mot c'est le concept » et que « la pensée ne s'exprime pas, elle s'accomplit dans le mot », formulation un peu radicale mais qui dit bien ce qu'elle veut dire : « la pensée ne s'exprime pas, elle s'accomplit dans la langue », et la

BDD-A828 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:51 UTC)

langue ne se réduit pas à un mode opératoire. Vygotski va donc analyser les différentes étapes par lesquelles le psychisme de l'enfant passe pour arriver à travers l'acquisition du langage à se doter d'une pensée autonome.

Mais Vygotski met aussi en évidence le mécanisme par lequel se met en action ce mouvement autoréflexif. C'est la question de l'interaction.

Language et interaction

A cet égard il faut prendre en compte le statut *actif* ou *communicatif* des signes. Selon Jean-Paul Bronckart, les signes sont d'abord des *instruments de régulation collective*. Ils constituent des instruments de coopération ou encore d'intervention sur les comportements et sur les représentations des autres. En intériorisant les signes, l'enfant intériorise aussi cette valeur pragmatique du signe. Mais du fait de l'intériorisation, cette dimension active ne vise plus seulement les autres, elle vise aussi les comportements et représentations propres. Sachant que par le langage, il agit sur les autres, l'enfant finit par comprendre que par le langage, il peut agir sur lui-même, sur ses comportements et sur ses représentations. Dès lors, il commence à « penser ». C'est la thèse centrale que Vygotski s'est efforcé de valider expérimentalement.

Dans la Charte Européenne du Plurilinguisme, document élaboré à la suite des 1ères Assises européennes du plurilinguisme, les rédacteurs se sont directement inspirés de Vygotski, en écrivant ceci : « Pour l'enfant comme pour l'adulte, la parole est indissociable de la pensée et de la communication : c'est un pouvoir et le commencement de la liberté ». A partir du caractère structurant du langage sur la pensée et de la dimension pragmatique du langage comme moyen d'action sur les autres et sur soi-même, il est très facile de passer au niveau culturel.

Langue et culture

Le caractère arbitraire du signe ne veut pas dire caractère désordonné et chaotique du signe. Cela veut seulement dire que le signe n'est pas biologiquement déterminé. L'aptitude au langage l'est, certes, mais le signe particulier non. C'est un des fondements de la linguistique générale. Les signes quels qu'ils soient et leurs significations sont construits au cours de l'histoire sociale. Cette sémantisation historique opère, toujours selon Jean-Paul Bronckart, à plusieurs niveaux.

Tout d'abord, les organismes humains sont immergés dans des milieux de vie différents (point de vue géographiques, climatiques, etc.), milieux qui conditionnent au moins en partie les types d'activités collectives qui peuvent être organisées, les instruments utilisés, les objets produits ou créés etc. Et ces différences initiales conditionnent des modalités d'évolution elles-mêmes différentes. C'est cela qui détermine les histoires culturelles des différents groupes qui ne sont évidemment pas clos, qui sont plus ou moins ouverts, et qui échangent entre eux et sont eux-mêmes plus ou moins flexibles dans leurs propres compositions. François Rastier nous rappelle que les cultures ne peuvent être comprises que d'un point de vue cosmopolite et interculturel : « pour chacune, c'est l'ensemble des autres cultures contemporaines et passées qui jouent le rôle de corpus. En effet, une culture n'est pas une totalité: elle se forme, évolue, disparaît dans les échanges et les conflits avec les autres ». (2002, p. 5)

BDD-A828 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:51 UTC)

En deuxième lieu, les activités humaines se soutiennent toujours d'activités langagières qui exploitent les ressources d'une langue naturelle déterminée. Et il y a totale imbrication entre les activités humaines et les activités langagières, les signes étant un instrument vital de régulation collective. C'est cette épaisseur historique et sociale qui permet d'opérer la distinction fondamentale, exposée par Heinz Wismann et Pierre Judet de Lacombe dans *l'Avenir des langues*, entre langue de culture et langue fonctionnelle ou de service, étant entendu qu'une même langue naturelle peut être employée comme langue de culture ou comme langue de service.

La distinction n'est donc pas une classification des langues, mais une catégorisation de la conception que l'on a de la langue et de la relation communicative. Comme cela a été signalé, toutes les langues parlées, à l'exception sans doute de l'espéranto, sont des langues intrinsèquement culturelle, mais certaines sont tirées vers un usage « langue de service ». En fait, la distinction a donc un intérêt pour répondre à la question « Qu'est-ce qu'une langue », mais elle a aussi une qualité opératoire.

La langue de culture a une double dimension sociale et historique que ne peut pas avoir la langue fonctionnelle ou de service. C'est ainsi que, par exemple, le concept de « laïcité » est un pur produit de plusieurs siècles d'histoire, que seuls peuvent comprendre ceux qui ont les moyens d'accéder à l'histoire sociale qui en a permis l'émergence ou qui sont eux-mêmes immergés dans le contexte politico-social moderne lui-même produit de cette histoire.

Cette particularité a pour effet que le concept de laïcité n'existe pas dans toutes les langues. Il n'y a pas qu'en arabe qu'il n'existe pas. Il n'existe pas en anglais, ni en allemand. En anglais, on trouve le mot « secularity », et « laicity » n'apparaît dans aucun dictionnaire. L'usage existe cependant, mais marginalement et au sens de « secularity ». Une recherche rapide a montré que le concept de laïcité existe en espagnol et qu'il s'est développé en espagnol avec ses multiples déclinaisons au cours du 19e siècle avec un certain parallélisme avec l'apparition de ces mêmes déclinaisons en France. On peut en déduire que ce concept s'est surtout développé en pays de tradition catholique où le pouvoir politique s'est trouvé confronté aux prétentions temporelles du pouvoir spirituel de l'Église.

Le concept et le mot puisent leurs racines dans une longue histoire politique et sociale et connaît d'importantes nuances d'une histoire particulière à une autre. A noter que le propos dans son substrat linguistique n'est pas nouveau. Le même point de vue est exprimé dans la Logique de Port Royal (version 1662, p. 67). S'élevant contre 2 opinions que les auteurs estiment très dangereuses, ils disent : « La première est que nous n'avons aucune idée de Dieu. Car si nous n'en avions aucune idée, en prononçant le nom de Dieu, nous n'en concevrions que ces quatre lettres, D, i, e, u, et un français n'aurait rien davantage dans l'esprit en entendant le nom de Dieu que si entrant dans une synagogue, & étant entièrement ignorant de la langue hébraïque, il entendait prononcer en hébreu Adonaï ou Eloha ». Sur un fond contextuel qui est celui du 17e siècle, ce texte est d'une grande modernité.

Donc, pour quelqu'un qui n'est pas en contact avec le concept de « laïcité », le terme ne peut même pas avoir la qualité d'un signe linguistique. C'est seulement une succession de lettres qui n'est pas un mot. Le concept de « laïcité » appartient donc à la langue de culture.

BDD-A828 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:51 UTC)

A l'opposé, la langue de service n'a aucune dimension temporelle. Elles est certes composée de signes linguistiques, mais elle est guidée par une visée fonctionnelle, instrumentale, opératoire, sans en assumer toute la portée. Par exemple pour demander un taxi, il faut évidemment savoir ce qu'est un service de taxi, qu'il remplit un service payant, etc. Mais l'on n'a pas besoin de beaucoup d'éléments pour se livrer à ce type d'opérations, encore que l'on peut beaucoup apprendre du pays en parlant avec le chauffeur de taxi, mais on sort alors du registre fonctionnel. Sans pousser très loin l'analyse, on voit bien que la langue apprise et employée comme langue de service est certes utile, mais qu'elle ne se prête pas à l'échange interculturel. Elle est aussi incompatible avec l'émergence d'une citoyenneté démocratique européenne.

Cela pose évidemment la question de la langue à enseigner, ou à enseigner en priorité. La réponse est peut-être évidente pour un enseignant, encore que ce ne soit pas certain, mais si on la pose aux familles, c'est déjà plus difficile. On ne leur parlera pas de langue de service et de langue de culture parce qu'il y a peu de chance qu'ils comprennent la question, mais il est évident que la représentation dominante des familles est celle de la langue de service. Les enquêtes sur les motivations des familles dans le choix des langues font apparaître que quand on demande aux familles ou aux élèves d'expliquer le choix massif pour l'anglais, ils ne mettent pas en avant l'attrait de la culture anglaise ou de la culture américaine. Ce fait est symptomatique. La raison est utilitaire alors que le système éducatif en présentant une offre diversifiée prône le modèle culturel. C'est un vrai dilemme. Sans doute dans les pays comme la Roumanie, qui ont déjà une tradition plurilingue, les langues vivantes sont-elles intégrées à la fois dans leur dimension économique et leur dimension culturelle. Mais dans les pays de tradition monolingue, comme c'est le cas de la plupart des pays d'Europe occidentale, le choix tend à n'être qu'un choix utilitaire. On ne peut reprocher aux familles ce comportement. Ce que l'on peut leur reprocher et reprocher à ceux qui ont en charge de les informer, c'est de ne pas voir qu'une conception plus large de l'utilité devrait être davantage mise en avant. Pour que l'échange soit efficace, il doit intégrer une dimension culturelle, c'est à dire la connaissance des valeurs, des comportements, des représentations sans lesquelles la langue n'est qu'un code. La conception restreinte de la langue ne garantit en aucune façon une relation efficace entre les personnes. Donc, la voie dans laquelle il faut s'orienter résolument, c'est celle de la diversification de l'enseignement des langues, c'est celle de l'acquisition d'un vraie compétence plurilingue permettant à la population qui aura appris à l'école au moins deux langues vivantes en plus de la langue maternelle, d'apprendre éventuellement d'autres langues en fonction des nécessités sociales, professionnelles ou simplement des affinités et besoins personnels ou familiaux. Et en aucune manière l'on ne saurait recommander d'adopter une langue vivante unique tenant lieu de lingua franca. De ce point de vue la Roumanie est un exemple auquel beaucoup de pays européens pourraient se référer. A s'en tenir à un argument que nous pourrions qualifier d'alimentaire, les familles devraient assez facilement comprendre qu'une seule langue vivante dans le monde d'aujourd'hui n'est pas discrimant et que l'intérêt de leur enfant est de maîtriser au moins deux langues vivantes. La logique voudrait même que la première langue vivante apprise en plus de sa langue maternelle ne soit pas la langue dominante que de toute façon ils apprendront et qui est très largement présente dans les médias et dans la vie quotidienne.

BDD-A828 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:51 UTC)

L'approche strictement fonctionnelle de la langue, qui dans certains contextes peut parfaitement avoir sa justification, ne garantit pas la qualité de la relation interpersonnelle et ne conduit pas ni à des choix économiques pertinents ni aux exigences du développement social et culturel de nos sociétés modernes. De ce point de vue, le cadre européen commun de référence pour les langues (CECR) développé par le Conseil de l'Europe, dans la mesure où il permet la comparabilité des compétences langagières et repose sur l'autonomisation et l'autoévaluation des apprentissages, représente certainement une perspective de progrès pour les pays européens qui en ont le plus besoin, mais il doit s'enrichir d'une dimension culturelle et interculturelle qui était présente dans l'idée initiale de ses promoteurs mais qui est actuellement insuffisamment développée.

Il ne faut surtout pas voir dans la distinction entre langue de service et langue de culture une différence de rang, l'une étant la langue pour tous et l'autre la langue d'une élite intellectuelle. Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit d'un renversement de valeurs. Il n'y a pas d'âge pour enseigner la langue et une approche culturelle des langues. Si on met en relation des enfants de classes de pays différents et qu'on les fait échanger sur des sujets comme « raconte-moi ta maison », « raconte-moi ta famille », « raconte-moi ton quartier », « raconte-moi ton école », etc. on est d'emblée dans la langue de culture et non dans la langue de service. Donc, apprendre la langue de culture, c'est acquérir des compétences langagières dans un contexte culturel. On crée alors un véritable échange, on permet l'intercompréhension, l'on crée de la richesse intellectuelle et du lien social. On apprend à se connaître et à se reconnaitre, on apprend le respect de l'autre. Ceci est vrai pour la langue maternelle et c'est vrai pour les autres langues vivantes. Et de ces valeurs, la société en a le plus grand besoin.

Bibliographie

Arnaud & Nicole, *La logique ou l'art de penser* (*La logique de Port Royal*), 1662
Bronckart, Jean-Paul, *Langues et interactions*, dans *Une introduction aux sciences de la culture*, 2002
Clot, Yves, *Avec Vygotski*, 1999-2002
Deleau, Michel, *Vygotski, Wallon et les débats actuels sur la théorie de la pensée*, dans *Avec Vygotski*, p. 105-120
Phillipson, Robert, *Linguistic Imperialism*, 1992
Piaget, Jean: *Six études de psychologie*, 1964
Pottier, Bernard, *Représentations mentales et catégorisations mentales*, 2002
Quine, *Le mot et la chose*, 1960
Rastier, François, *Sémantique et recherches cognitives*, 1991
Rastier, François, Simon Bouquet, *Introduction aux sciences de la culture*, 2002
Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*
Vygotski, Lev, *Pensée et Langage*, 1934/1997
Wallon, Henri, *De l'acte à la pensée*, 1942/1970
Wallon, Henri, *Psychologie et matérialisme dialectique*, 1951/1985
Wismann, Heinz, Pierre Judet de La Combe, *L'avenir des langues*, 2004

BDD-A828 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:51 UTC)

La lengua en el centro de la vida social

Las lenguas occupan una plaza esential en la historia de los pueblos y de las civilizaciones. En la sociedad de conocimiento, sociedad terciaria, todavía más que en la sociedad agraria o industrial, las lenguas estan en la base de las relaciones sociales y determinan la posición del individuo en la sociedad. Muy normalmente, las lenguas representan puestas políticas, económicas, sociales y culturales sin que la sociedad sea plenamente conciente de eso. En efecto, fundamentalmente, dos maneras de enfocar las lenguas se oponen. Algunos ven en ellas un instrumento puro necessario a la communicacion. Otros al contrario ven en la lengua el medio privilegiado por el cual el hombre da sentido al mundo. A esta concepción fonctional, suelta de la cultura, se opone otra concepción que se funda en la dimensión expressiva, sociocultural y histórica de las lenguas. A estas dos concepciones corresponden las nociones, que se debe a Heinz Wismann y Pierre Judet de Lacombe, de "lengua de servivio" por una parte y de "lengua de cultura" por otra parte. El artículo trata de alumbrar estos dos enfoques a través de la spicología del desarrollo, y particularmente très figuras de esta rama de la psicología que son Jean Piaget, Henri Wallon et Lev Vygotski. Intenta tambièn comprender las fuentes de la primera, que suben a las origenes de la filosofía et volven a plantear la cuestión de las relaciones entre el language y el pensado.

La antinomia entre "lengua de servicio" y "la lengua de cultura", mientras que deba cubrir sólo una diferencia de uso, recubre de hecho puestas políticas mayores, la lengua que sea el bien mas precioso de los pueblos del que hay que apoderarse para conquistar las mentes.

Président de l'*Observatoire européen du plurilinguisme*, Paris France

BDD-A828 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:51 UTC)